

HÔTEL PAÏVA



Marquise de la Païva



Hôtel Païva

Portes en bronze sculpté de Legrain

L'hôtel Païva, dont on remarque à peine la façade restaurée par les monuments historiques, constitue l'un des plus beaux exemples de l'architecture privée et de la décoration intérieure à l'apogée du Second Empire. Il est dû à l'ascension triomphale de l'une des aventurières les plus remarquées du XIXe siècle : la marquise de Païva.



Hôtel Païva, 25 rue des Champs Elysées, Paris. En 1901 et en 2009.

Sous le règne de Napoléon III, l'empereur et l'impératrice habitent le Palais des Tuileries et tous les élégants de la capitale n'habitent plus ni le Marais, ni l'Île Saint Louis. Hormis quelques aristocrates faubourg Saint Germain, les gens fortunés, « distingués », habitent au Parc Monceau ou Avenue des Champs Elysées qui est bordée de magnifiques palais (duc de Morny, ambassadeur de Belgique, Sarah Bernard...). Tous ces palais ont été démolis excepté celui de la Marquise de la Païva. Cet hôtel est un bel exemple d'architecture privée du Second Empire dont il ne reste que deux modèles (La Maison Opéra près du parc Monceau et un petit hôtel particulier entièrement privé rue du docteur Lancereaux).

Cet hôtel est décoré avec tout le luxe ostentatoire de l'époque : les marbres et les bronzes s'y répandent à foison pour satisfaire les désirs de la célèbre courtisane Marquise de la Païva. L'intérieur est inchangé : cheminées de marbre, lambris incrustés de lapis-lazuli, plafonds peints par Baudry, peintre officiel du Second Empire. Le Travellers Club (club privé masculin) a racheté cet hôtel en 1904, l'a fait classer et en autorise la visite le week-end.

La propriétaire fut une courtisane "exemplaire" et sa vie est un véritable roman. Née dans la misère en Europe de l'est, elle parvient à se hisser au faite de la fortune, grâce à d'utiles liaisons dans les milieux artistiques et aristocratiques.

Esther Pauline Blanche Lachmann est née à Moscou de parents réfugiés juifs polonais. Son père était un modeste tailleur et la famille vivait misérablement. On ne connaît pas exactement sa date de naissance, celle-ci varie de 1819 à 1826. Le voile de mystères qu'elle tisse autour de ses premières années, qu'elle veut ignorer, obscurcit toutes les dates, délibérément falsifiées.

Vers l'âge de 15 ans, elle ne supporte plus sa condition médiocre et comprend qu'elle n'a qu'une façon pour faire fortune, vendre ses charmes. Contrairement à la légende, elle n'aurait pas été la maîtresse de Napoléon III et elle n'a pas été danseuse. A Moscou, elle épouse un tailleur français Antoine Villoing qui a été soldat dans l'armée française venue avec Napoléon et qui est resté en Russie. La vie modeste qu'il lui offre la rebute. Après un an de mariage, elle s'enfuit abandonnant tout le monde : fils (qu'elle ne reverra jamais), mari, parents. D'Esther, elle devient Thérèse.

Elle va de capitale en capitale et à vingt-deux ans, elle rencontre Heinrich Herz qui en a trente-cinq. Elle jette son dévolu sur le jeune compositeur et pianiste déjà réputé. Il est beau, riche, charmant, rêveur et prodigue.

Très rapidement, elle va vivre chez lui en tant qu'« épouse » à Paris, ville dont elle a toujours rêvé. Ils ont une fille. C'est là qu'elle va rencontrer les artistes et les écrivains de l'époque et devenir une "mondaine" accomplie. Elle devient une bonne musicienne. Jeune, libre, sensuelle et infidèle, elle est prête à tout. Elle disait crûment: « Si les alouettes ne tombent pas toutes rôties, les pigeons tous plumés tombent dans mon lit. »

Son mari accourt de Russie pour la reprendre mais elle le repousse avec dédain et il meurt peu de temps après, désespéré. Elle pourvoira à l'éducation de leurs fils qui mourra à vingt-cinq ans sans jamais avoir revu sa mère.

Mais les ressources de Herz sont insuffisantes et il part faire une tournée aux Etats-Unis afin de refaire fortune en laissant Thérèse et sa fille à Paris. Il y reste cinq ans pendant lesquels elle le trompe et la belle famille outrée l'oblige à quitter l'appartement conjugal. Elle prend soin de faire emporter la plupart de son contenu.

Délaissée, elle tombe malade mais se remet rapidement. Elle part à Londres où elle rencontre un aristocrate anglais Lord Stanley qui la comble de présents, l'emmène à la cour, à l'Opéra et qui lui apprend comment se constituer sa propre fortune à la Bourse.



"Hôtel de la Païva" place Saint Georges, ne pas confondre avec le véritable Hôtel Païva aux Champs Elysées

Elle le quitte et rentre à Paris. Elle vit dans le quartier de la Nouvelle Athènes, place Saint Georges où elle n'est que locataire, ce n'est pas le véritable hôtel Païva.

Elle devient l'hôtesse d'un salon recherché mais il lui manque deux choses : un nom et un rang dignes de son ambition.

Elle rencontre le marquis Arunjo de Païva, portugais né à Macao. Elle a besoin d'un nom, marquise de Païva sonne bien. Elle attise son désir, l'affole sans le satisfaire si

bien qu'il l'épouse pour l'avoir à lui. De petite juive émigrée sans le sou, elle devient marquise de Païva à Paris. Mais après la nuit de noces, elle lui déclare : « Vous m'avez voulue, vous m'avez eue. Je voulais un nom, je l'ai, nous sommes quittes. » Et elle lui signifie son congé. Il y a séparation de corps et de biens; le marquis retourne au Portugal, puis revint à Paris, toujours aussi joueur et viveur. Il perd toute sa fortune au jeu, il est totalement ruiné si bien qu'il finira par se suicider en 1870.

Le destin met alors sur sa route le jeune (onze ans de moins qu'elle) et beau comte Guido Henckel von Donnersmarck, cousin de Bismarck, richissime noble Silésien, la plus grosse fortune allemande après Krupp.

Avec lui aussi, envoûté dès le premier regard, elle joue le tout pour le tout. D'abord, elle le repousse, le laisse quitter la France, mais le rejoint bientôt à Berlin où elle reprend son jeu de coquetterie implacable.



Comme elle veut quitter Païva pour épouser Donnersmarck, elle demande à Rome l'annulation de son mariage et l'obtient. La raison officielle est "liens consanguins" entre une jeune juive née à Moscou et un portugais né à Macao! Mais Païva qui a perdu tout son argent au jeu se tire une balle dans la tête et elle peut sans difficulté épouser Donnersmarck .

Petite anecdote: le duc est l'aïeul du réalisateur Florian Henckel von Donnersmarck de "La vie des autres» (oscar meilleur film étranger 2007).

Thérèse peut enfin réaliser son plus cher désir, se faire construire le plus somptueux hôtel particulier de Paris. En 1855, elle achète le terrain et en 1866, elle pend la crémaillère.

Nous sommes dans les années 1860, cette femme très intelligente reçoit dans son hôtel particulier tout le Paris littéraire. La princesse Mathilde, tout comme le reste de la bonne société parisienne, voit en elle une redoutable intruse. Tous les vendredis soirs, elle donne des dîners où elle n'invite que des écrivains: Théophile Gautier, Ernest Renan, Baudelaire, Taine, Sainte-Beuve... et les frères Goncourt mais pas de femmes, elle évite la concurrence. Il est vrai qu'aucune vraie grande dame ne consentit à franchir son seuil.

Théophile Gautier : "Elle est très belle, grande, distinguée... Elle n'a rien de la parigote ou de la petite femme de Vaudeville et jamais sa conversation n'est triviale ni vulgaire comme il est fréquent dans sa profession. Ses épaules magnifiques lui permettent des décolletés vertigineux..."

LE FIGARO écrit : " ...bien que l'Hôtel ne soit pas encore aménagé, Madame la Marquise de Païva peut s'y installer; le trottoir vient d'être terminé"

Toutes les femmes légitimes qui mettent à l'index les courtisanes parlent de cet hôtel sans l'avoir vu.

En parlant de l'escalier on disait : « Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés ».

Les frères Goncourt qui ont été introduits par T. Gautier tiennent un journal et font d'elle un portrait sans complaisance : "Nous voilà dans ce fameux hôtel Païva qui ne vaut pas tout le bruit qu'on en fait."

Ils ne sont pas plus "tendres" avec Donnersmack : "Le monsieur, je le regarde, c'est un gandin de Biélorussie avec sa raie au milieu de la tête et le sourire bête de ses millions"

Journal des frères Goncourt Vendredi 24 mai 1867

« Gautier, qui est en ce moment le maestro di casa, nous présente à cette fameuse Païva, dans son légendaire hôtel des Champs Élysées. Elle nous reçoit dans une petite serre. Une vieille courtisane peinte et plâtrée, l'air d'une actrice de province, avec un sourire et des cheveux faux.

On prend le thé dans la salle à manger qui, avec tout son luxe et la surcharge de son mauvais goût Renaissance, ne ressemble guère qu'à un très riche cabinet de grand restaurant, à un salon des Provençaux, malgré tout l'argent de ses marbres, de ses boiseries, de ses émaux, de ses peintures, de ses candélabres d'argent massif, venant des mines du Prussien entreteneur qui est là.

[...] On sent tomber sur cette table magnifique, chargée de cristaux, éclairée de l'incendie des lustres, le froid, l'horrible froid, spécial aux maisons de putains jouant la femme du monde, et l'espèce de Mané Thécél Pharès d'ennui et de malaise qui glace, dans les palais de prostitution et dans les Louvres du cul, le naturel et l'esprit des gens qui y passent. »

Vendredi 31 mai 1867

[...] Nous sommes dans ce salon fameux et qui ne vaut pas le bruit qu'il fait, au milieu de ces peintures faites ou encore à faire, destinées à figurer la fortune de la courtisane, commençant à Cléopâtre et finissant à la maîtresse de la maison versant de l'or à des pauvres d'Egypte.

Dans toute cette richesse, rien qui soit de l'art, que le plafond de Baudry. Un semis de dieux, un peu délié; un Olympe disjoint, mais d'une distinction de coloris délicieuse et au milieu duquel se lève une Vénus hanchant sur sa belle cuisse gauche, qui est dans une riante apothéose de chair véronésienne, la plus adorable académie. Le reste, un rêve de tapissier, sans un morceau de passé, sans un meuble, une statue, un tableau, qui sauve une maison de l'ennui du neuf et y met l'intérêt et l'amusant de l'historique.

Et l'on passe dans la salle à manger et l'on dîne. Alors, c'est l'exhibition du surtout, c'est la basse et bourgeoise invitation sans goût, sans pudeur, à admirer cela et à l'admirer toujours. On n'en dit pas le prix, mais on dit que chez tel fabricant, cela coûterait 80 000 francs. Et il faut que chacun, le poing sur la gorge, accouche de son admiration, de son compliment.

Et le compliment, si gros qu'il soit, ne satisfait pas encore. Saint-Victor ne tarit pas sur le talent du banal sculpteur de cela, de Carrier-Belleuse, ce pacotilleur du XVIIIe siècle [erreur; lire : XIXe siècle], qui n'a fait là absolument que faire un faux Clodion. Il se vante de lui avoir fait avoir, cette année, la médaille de sculpture et s'indigne qu'on n'ait pas encore décoré ce modeleur de la maison où il mange.

Le dîner est bon, il est ordinaire, sans rien de ce qui doit étonner l'estomac chez une courtisane. Je fais la remarque, sur le service de Saxe où l'on vous sert, que toutes les assiettes sont creuses et que ce n'est que les assiettes à soupe d'un grand service. Tout le luxe me semble un peu ici comme les assiettes.

La femme, je la regarde, je l'étudie. Une chair blanche, des bras, des épaules qui se montrent par derrière jusqu'aux reins; des épauettes qui tiennent à peine et cachent à demi l'aisselle; de beaux gros yeux un peu ronds; un nez en poire avec un méplat kalmouk au bout; les ailes du nez lourdes; la bouche sans inflexion, une ligne droite couleur de fard rouge dans la figure toute blanche de poudre de riz. Là dedans, des rides, que la lumière, dans ce blanc, fait paraître noires; et de chaque côté de la bouche, un sillon creux en forme de fer à cheval, qui se rejoint sous le menton, qu'il coupe d'un grand pli de vieillesse. Une figure qui, sous le dessous d'une figure de courtisane encore en âge de son métier, a cent ans et qui prend ainsi, par instants, je ne sais quoi de terrible d'une morte fardée.

Et tout le dîner, dans un dialogue avec son architecte ou avec son comte, c'est un entonnement d'hosannas sur son hôtel et toutes les choses de son hôtel.

Après le café, on s'assoit dans le petit jardin muré, sans arbres, aux dessins de verdure de tapisserie, bâti comme un jardin de Pompéi, dans lequel arrive par bouffées sonores la musique de Mabelle, les quadrilles de la prostitution à pied venant expirer aux pieds de la putain qui se vante d'avoir mille francs par jour de loyer à Paris et mille francs de loyer à Pontchartrain. [...]

Arrive 1870, c'est la guerre, son mari est prussien, gouverneur de l'Alsace-Lorraine et ils sont soupçonnés d'espionnage. Un soir, à l'Opéra où ils ont leur loge, toute la salle se lève et crie « Dehors, l'espionne! ». Le gouvernement français leur demande de quitter la France. La mort dans l'âme, elle quitte cet hôtel qui concrétise toute son ascension sociale. Elle se retire en Silésie au château de Neudeck (aujourd'hui Świerklaniec), château de famille de Donnersmack où elle décède le 21 janvier 1884, âgée de soixante-cinq ans (âge supposé puisqu'on n'est pas certain de sa date de naissance).

Donnersmack inconsolable l'a fait placer dans un cercueil de verre et elle est enterrée au cimetière. Il jure qu'il ne se remariera jamais mais l'année suivante il rencontre une belle jeune femme, Catherine de Slepsow, de trente-deux ans sa cadette qu'il épouse et avec qui il fait le tour du monde. Ils arrivent à Paris, elle trouve l'hôtel très laid et il est mis en vente mais comme personne n'en veut, il est racheté par l'ancien cuisinier du

tsar, M. Cubat qui en fait un restaurant russe. Le restaurant fait faillite, l'hôtel est à nouveau mis en vente vers 1903 -1904 et il est racheté par le Travellers Club. Il est classé en 1980. (Version un peu différente dans le petit livret).

Pour cet hôtel qui a nécessité dix ans de construction, la marquise a fait appel à l'architecte Pierre Maugin. Entre 1856 et 1866, il orchestre tous les travaux qui réunissent tous les corps de métiers : maîtres verriers, doreurs, peintres, ornementistes, sculpteurs en s'entourant d'une pléiade d'artistes : Ernest Hébert, Gérôme, Eugène Thirion, Paul Baudry, les sculpteurs Barrias, Cugnot, Delaplanche, Legrain, Carrier-Belleuse et Dalou. C'est avec un brio étourdissant qu'ils réinterprètent un répertoire allégorique et ornemental, tiré essentiellement de la Renaissance française et italienne, dans le goût de l'école de Fontainebleau.

Tous les jours, la marquise de la Païva surveillait les travaux. Elle venait en amazone, montait sur les tas de gravats, elle injurait les ouvriers dans toutes les langues et faisait démolir et reconstruire. La marquise de Païva parlait cinq langues, à chaque nouveau mari, elle apprenait une nouvelle langue et changeait de religion si nécessaire (juive puis protestante pour finir catholique).

Tout est néo-renaissance française ou italienne (plafonds à coupole, cheminées, lambris...) car c'est le moment où l'architecte Duban, grand architecte du XIXe, fait restaurer la galerie François 1er de Fontainebleau. Au ministère des finances et au Louvre, tout est faux: faux or, faux marbre, faux art d'onyx..., ici les lambris sont incrustés de véritables pierres semi précieuses, chaque cheminée est dans un marbre différent.

L'impression est celle d'un mélange luxueux de Renaissance française et italienne, impersonnelle et ostentatoire.

L'hôtel est bâti sur deux étages.

Le hall d'entrée s'ouvre sur une petite antichambre semi octogonale dont le plafond ovale est décoré par Eugène Thirion. De grandes doubles portes permettent l'accès au grand salon.



Le grand salon

Il est du style de la seconde renaissance maniériste de Fontainebleau. On se croirait dans la chambre de la duchesse d'Etampes. La cheminée est en marbre rouge de Carrare. Le vase est cloisonné d'émaux. Le sol est composé de différentes essences de bois. Sur les murs, il y avait quatre tableaux qui représentaient quatre femmes de l'histoire: Cléopâtre, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et Catherine de Russie. Ces quatre tableaux ont été perdus, en revanche, des meubles (un cabinet et une console) ont été retrouvés et ils sont au musée des Arts Décoratifs.

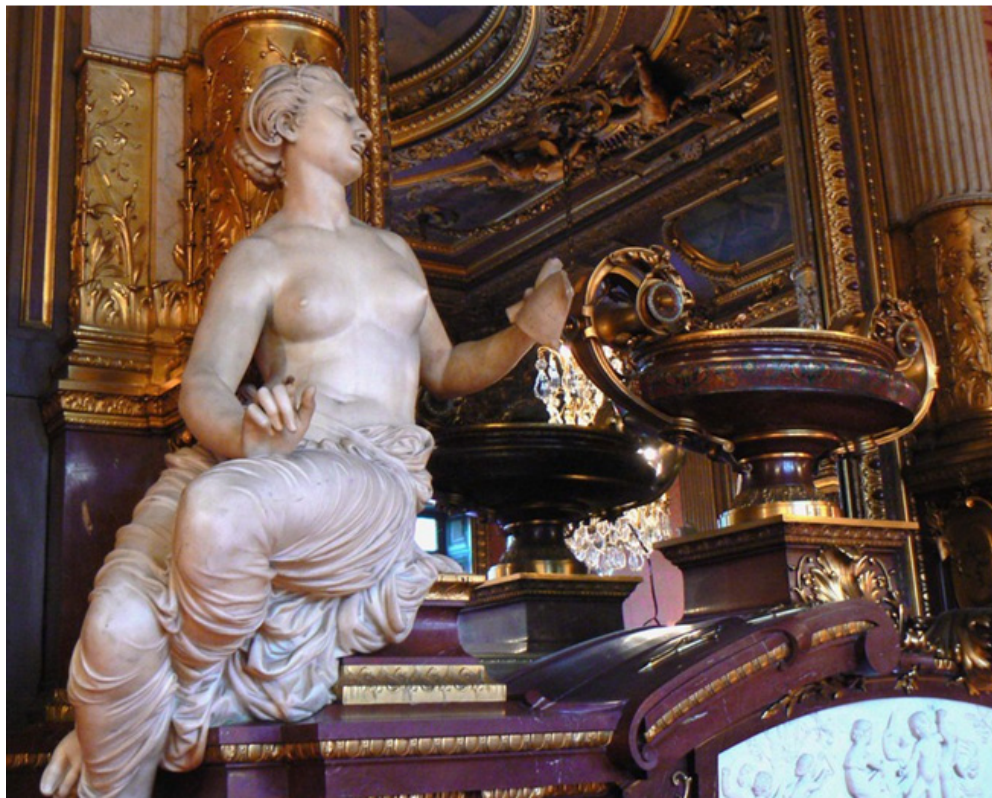
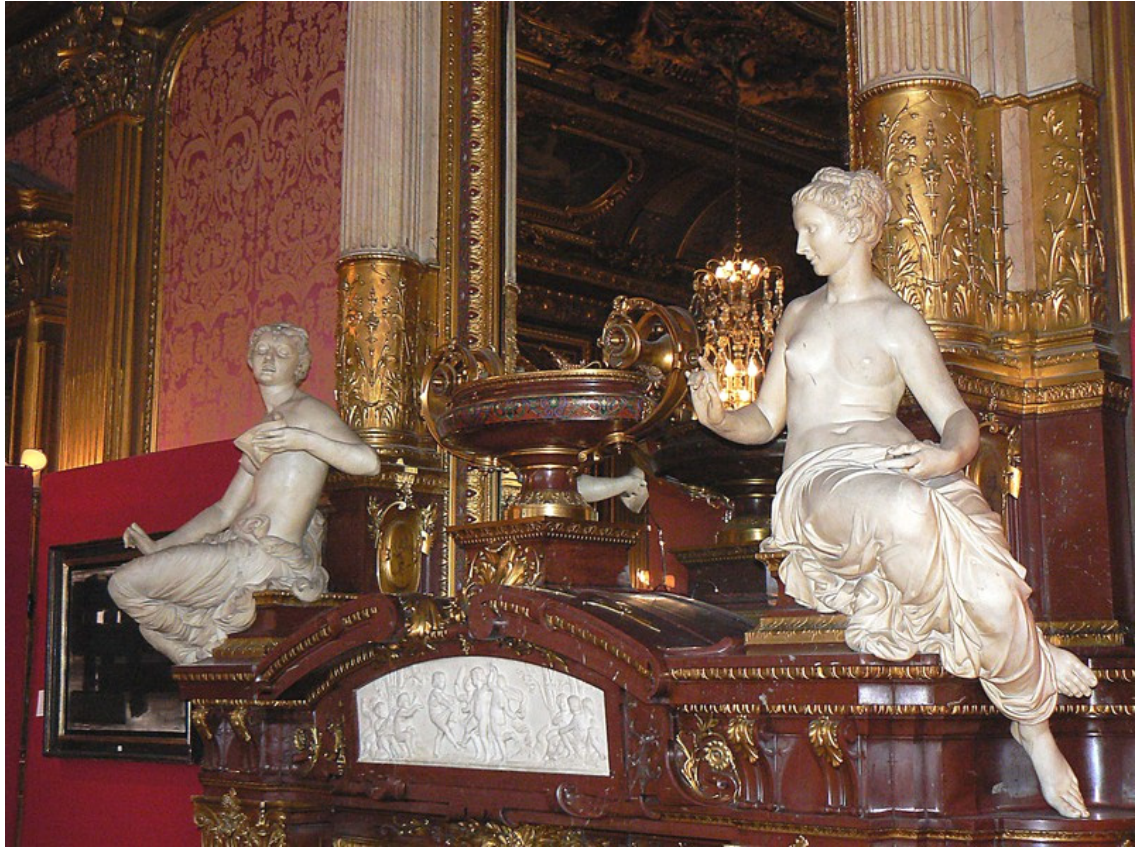


Maniérisme : le terme de maniérisme a été utilisé pour la première fois à la fin du XVIIIe siècle, pour désigner d'un point de vue historique la période comprise entre la Renaissance classique et le baroque, c'est-à-dire la seconde moitié du XVIe et le début du XVIIe siècle. À l'idéal classique fait d'équilibre et d'harmonie, répond chez les maniéristes un monde irrationnel, propre à émouvoir les sens. L'esprit fortement décoratif s'accompagne d'un certain irréalisme spatial, de la juxtaposition des figures, de la superposition des plans et des raccourcis. La verticalité, l'allongement des proportions et surtout, l'adoption de la forme « serpentine », exagérant le contrapposto classique, suggèrent une impression de mouvement, mais pas de dynamisme. Le réalisme du détail triomphe dans l'irréalisme d'ensemble. Enfin, le choix des thèmes, toujours très savant, privilégie les inspirations poétiques et fantastiques. Le monstrueux, le macabre et le féérique se côtoient et l'extrême raffinement se mêle au grandiose dans de vastes et complexes cycles allégoriques.



Lambris incrusté de lapis-lazuli





Cheminée en marbre rouge de Carrare, décorée de sculptures en bronze doré.
 Au centre : « Amours dansants », bas-relief en marbre de Delaplanche.
 Au-dessus : Urne bleue, vert et or en cloisonné vénitien.
 De chaque côté : des statues de femme en marbre blanc de Delaplanche. A gauche, l'Harmonie et à droite, la Musique.
 Au-dessus : une glace et un fronton.



"Le jour poursuivant la nuit". Plafond peint par Paul Baudry (opéra Garnier). On a dit que le nu représentant la Nuit était celui de la Païva.
Dans les voussures, on a les différents moments de la journée. Le matin, des femmes se baignant dans une rivière. Le soir, une femme lève sa lampe à huile et regarde son amant endormi, c'est le mythe de Psyché.



Comme les rois de France, la marquise de Païva pose ses initiales un peu partout. Elle est marquise de Païva mais elle vit avec Donnersmarck. Dans le fronton, on peut voir Le P de Païva enlacé à un B. D'Esther, elle a changé son prénom en l'anagramme Thérèse qui signifie pureté, blancheur. Blanche était aussi son troisième prénom. On a donc le P de Païva et le B de Blanche. Comme elle vit avec Donnersmarck, on a les armoiries de Donnersmarck aux quatre coins (la couronne comtale et le lion dressé).

Sous Napoléon III, les grands miroirs sont la base du décor. Un grand miroir reflète l'enfilade. C'est l'époque où Saint-Gobain coule 20m² de miroir d'un seul tenant. La Manufacture des Glaces créée par Colbert en 1665 pour combattre la prééminence de Venise ne savait pas produire des miroirs de grande dimension (voir Château de Versailles, Hôtel de Lauzun...)

Le petit salon de musique



Dans la niche, la naissance de Vénus, le mythe fondateur de la femme dans la mythologie gréco-romaine.

La marquise jouait de différents instruments de musique.



Dans ces pièces, les conduits de cheminées latéraux dégagent complètement la vue sur les Champs Elysées qui étaient un lieu de promenade et le chemin emprunté par les aristocrates pour aller à la messe le dimanche à l'abbaye de Longchamp. La perspective des Champs Elysées se poursuivait jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, résidence de campagne des rois, et au XIXe on souhaitait se faire construire un hôtel sur cette avenue.

Anecdotes

Le duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, président de la chambre des députés habitait un hôtel juste à côté. Il avait de nombreuses maîtresses qu'il appelait ses lionnes. Sa maîtresse en titre était la comtesse Le Hon. La malice parisienne appela le petit hôtel particulier que la comtesse Le Hon se fit bâtir à côté de la maison de Morny aux Champs-Élysées "la Niche à Toto" ou "la Niche à Fidèle". C'est le petit hôtel avec des grilles dorées qui est au rond-point des Champs Elysées.

Dassault (Jour de France) qui avait acheté ce petit hôtel particulier de la comtesse Le Hon voulait le démolir. Le directeur du Figaro, Pierre Brisson, a fait un grand article en première page de son journal pour ameuter l'opinion publique. Il a appelé les Monuments Historiques qui ont fait classer l'hôtel et lui ont évité la démolition. C'est actuellement Artcurial (maison française de ventes aux enchères, galerie, librairie).

Un peu plus loin, on avait l'hôtel Massa. Cet hôtel a été racheté par le propriétaire des Galeries Lafayette et remonté pierre par pierre derrière l'Observatoire de Paris. C'est aujourd'hui la Société des Gens de Lettres.

L'hôtel de Sarah Bernard a été racheté par Mr Pozzo di Bongo(?) qui l'a démonté pierre par pierre et remonté dans sa propriété de Sologne.

La salle à manger



On ne trouve pas de salle à manger dans les hôtels au XVIIe et au XVIIIe, il faut attendre le XIXe.

La pièce est lambrissée jusqu'à mi hauteur avec des incrustations de plaques de marbre. Les portes sont ornées d'allégories par Ranvier. Les murs sont tapissés de soieries lyonnaises (les planches sont toujours au musée des soieries de Lyon). La salle à manger était pourvue de chaises en cuir noir qui portaient les armes de Donnersmarck en or sur leur dossier. Tout le service de table était en porcelaine de Sèvres. Toute l'argenterie venait de chez Christofle.

Partout, on a un hommage à la femme et la coupole soutenue par des angelots comporte des inscriptions en grec, en latin, en russe (On n'aime pas ce qui est bon mais est bon tout ce qu'on aime. Vieux proverbe russe.), en allemand (Bois ce qui est pur. Mange ce qui est bon et bien cuit et dit ce qui est vrai.). C'est une courtisane cultivée.



Le plafond est à coupole, à l'italienne. Diane embrasse un cerf en référence à la Diane de Benvenuto Cellini qui était au château d'Anet.



La cheminée monumentale est en marbre de Carrare encadrée par des feuillages délicats en bronze doré.

Deux satyres en marbre sculpté par Dalou, l'un couronné de vigne, l'autre de lierre, supportent une frise représentant une scène de chasse.

Sur la corniche, deux lionnes couchées, en marbre, par Jacquemart regardent une femme tenant une grappe de raisin alors qu'un aigle emportant sa proie plane au-dessus d'elle.

De chaque côté, des colonnes corinthiennes supportent un fronton orné d'un motif représentant une Diane alanguie. La femme, la lionne et l'aigle sont des motifs récurrents.

Son époux lui offre le château de Pontchartrain à côté de Montfort l'Amaury. Dans les serres de ce château sont cultivés tout l'hiver des fraises, des asperges... qui se retrouvent sur la table de l'hôtel des Champs Elysées. Artistes et gens de lettres se régaler et font assaut d'esprit.

Sous Louis XIV, c'est le service à la française. Devant le roi, on présente quatorze services de quarante plats. On a quarante plats sur la table.

Sous Napoléon III, c'est le service à la russe qui est à la mode. Les serviteurs apportent les plats déjà découpé, un par un, devant le maître et la maîtresse de maison. Il n'y a plus rien sur la table, c'est triste et ennuyeux.

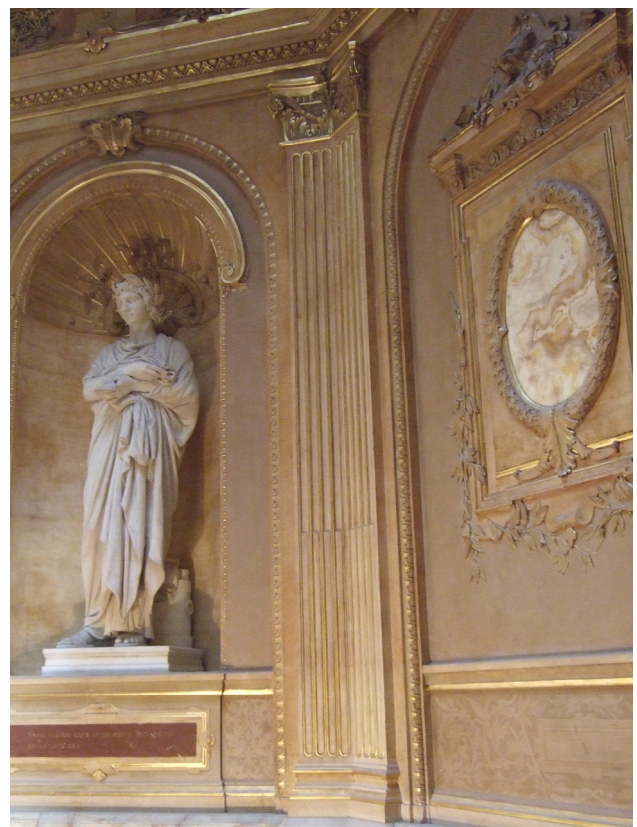
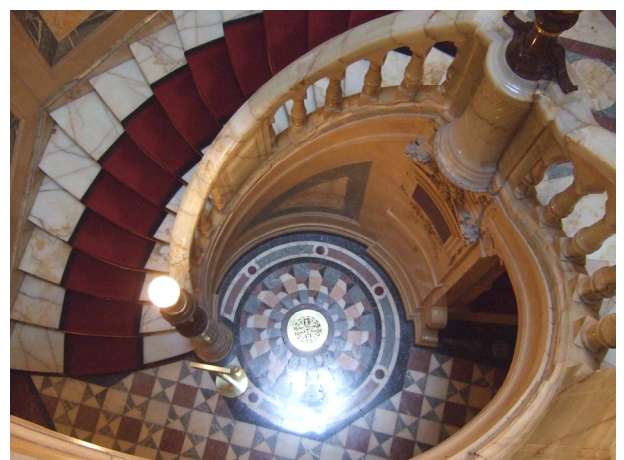
La maison Christofle invente toute sorte de plats (comptoirs, drageoirs...) et le surtout qui vient orner la table.

La marquise de la Païva en avait commandé un chez Christofle "Ariane chevauchant une panthère" mais il est livré trop tard, au moment du dîner. Les Goncourt sont là et la marquise "lâche le prix", le comble de la vulgarité pour les Goncourt.

La salle à manger se prolonge par une petite cour surmontée d'une verrière.

Cet hôtel n'a pas de jardin car sous le Second Empire, il n'y a plus de jardins à la française, il y a des jardins d'hiver. Les dames élégantes qui reçoivent comme la

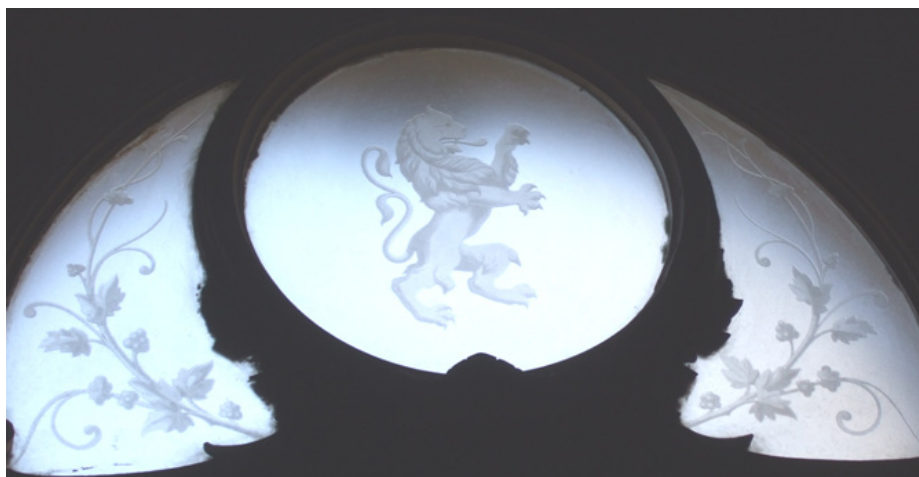
princesse Mathilde tiennent salon sous des verrières, assises au milieu des palmiers, sur des chaises en rotin. Ce n'est plus la mode des jardins à la française comme on en voit dans le Marais.



Le célèbre escalier est en onyx mouluré et sculpté, matériau solide, semi précieux, peu utilisé qui vient d'Algérie.

La forme courbe de l'escalier est reprise par la polychromie du marbre au sol. Dans les niches, nous retrouvons Dante par Cugnot, Virgile par Aubé et Pétrarque par Barrias. Les femmes dans la coupole dorée sont Rome, Venise et Florence. Une inscription en latin nous accueille: "Une cohorte d'amis frappe à la porte. Une maison célèbre. Les portes se referment. Seuls, ceux qui sont invités sont venus. Peu y rentreront." Une référence à la Bible « Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » dans Matthieu 22, 14.

Au 1er étage, étage privé, on arrive dans l'antichambre qui distribue les pièces. Sur les portes, des médaillons de femmes à l'antique: Minerve, Vénus à sa toilette. Dans les vitraux, on retrouve les armes de Donnersmarck et le B de Blanche.



Dans les années 1870 à Paris, une maison sur cinq est alimentée en eau et en gaz.

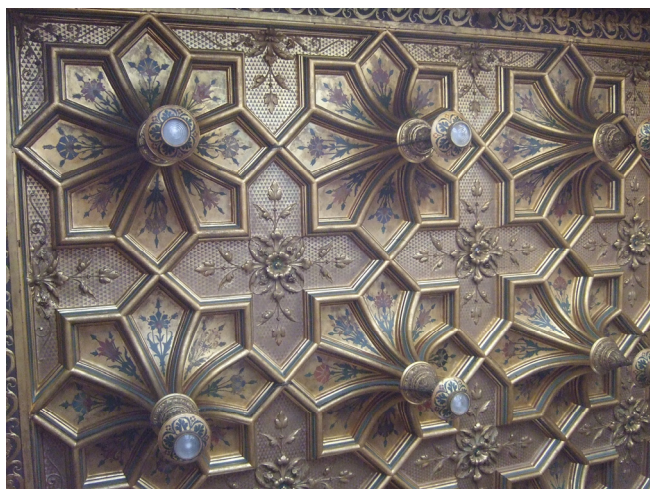


La chambre à coucher est actuellement la salle à manger du Travellers Club. Elle est de style néo-gothique, le plafond est à clés pendantes avec au centre, la couronne de Donnersmarck d'où descendait un lustre.

Au-dessus des portes, des frontons brisés encadrent le B de Blanche ou les armes de Donnersmarck.

Un miroir reflète l'enfilade, un autre au fond de l'alcôve, l'avenue des Champs Elysées.

Les murs sont également tapissés de soieries lyonnaises aurore et cramoisi (rouge et or). Toutes ces soieries ont été spécialement tissées pour la marquise de Païva.



Sous la fenêtre, la cheminée est en malachite verte (seul exemple de cheminée en malachite connue à Paris) comme à l'Ermitage à Saint Pétersbourg où tout est en malachite (murs, balustres, colonnes, sol...). On trouve cette pierre en Russie ou en Afrique. Deux statues agenouillées en bronze doré (style maniériste) de Carrier-Belleuse portent la cheminée et entourent un médaillon central : une femme alanguie et Cupidon. L'encadrement du foyer est en cloisonné d'émaux.

Au-dessus des portes, huit médaillons en bronze doré signés Picou mettent en valeur certaines vertus: Nobilitas, Gratia et Pulchritudo

La salle de bain est d'inspiration mauresque. Les murs sont recouverts de panneaux d'agate, de faïence de Deck, de céramiques de Venise et de miroir cintrés. Le sol est en onyx. Un premier lavabo est placé au-dessus d'une cheminée en onyx et un second lavabo est surmonté de vitraux en grisaille avec vue sur les Champs Elysées. La baignoire en argent ciselé et doré est encastrée dans l'onyx. Les trois robinets dorés étaient sertis de turquoises, de l'un d'eux coulait du champagne.

La marquise de Païva avait quatre femmes de chambre et utilisait les mêmes secrets de beauté que Diane de Poitiers : bain de lait d'ânesse, bain d'eau glacée et le matin, elle montait à cheval dans la rosée à l'aurore.



La garde-robe



Une cheminée en marbre blanc de Carrare avec un encadrement de foyer incrusté de lapis-lazuli est surmontée d'une fontaine en marbre. La figure féminine et l'angelot en bronze argenté ont été sculptés par Carrier-Belleuse. Quelques objets qui ne sont plus dans l'hôtel Païva.



Console en bronze exécutée en 1864-1865 par Albert-Ernest Carrier-Belleuse (1824-1887) et Aimé-Jules Dalou (1838-1902) formée de deux atlantes agenouillés (Carrier-Belleuse) supportant un plateau en scagliole et marqueterie de marbre. Quatre consoles, entièrement faites de marbre et de bronze rythmaient les murs de chaque côté. L'exemplaire du musée d'Orsay est l'une d'entre elles.

Bronze doré et patiné, marbre rouge, onyx et albâtre. H. 110 ; L. 161 ; P. 58 cm

Quatre portraits surmontaient ces consoles, Cléopâtre par Lévy, Diane de Poitiers par Delaunay, Madame de Maintenon par Comte et Catherine de Russie par Boulanger. Entre 1902 et 1904, ces consoles palatiales ont été vendues et dispersées entre deux musées (Paris, musée des Arts décoratifs Toledo, museum of Art) et une collection privée étrangère ; la quatrième



Cabinet ayant appartenu à la marquise de Païva.

Pierre Manguin (1815-1869), dessinateur
 Antoine Kneib, ébéniste
 Aimé-Jules Dalou (1838-1902), sculpteur
 Emile-Louis Picault (1833-1915), sculpteur
 Eugène Delaplanche (1836-1891), sculpteur
 Bernard-Alfred Meyer (1832-1904) émailleur
 Paris, vers 1865
 Poirier noir, moulure en ébène, bronze

console est celle conservée au musée d'Orsay.

doré, lapis-lazuli, jaspe et ivoire.



Baignoire attribuée à la marquise de la Païva dans le cadre de la restauration de son château de Pontchartrain et sculptée par Donnadieu, marbrier à Paris, dans un bloc d'onyx jaune (1,85 m - 900 kg). Ce matériau, appelé marbre onyx d'Algérie, provient d'une carrière romaine redécouverte en 1849 près d'Oran par Delmonte, marbrier de Carrare. En 1867, à l'exposition universelle, Donnadieu reçut une distinction pour les "marbres onyx dessinés avec cette élégance qui est le suprême attribut des ouvriers parisiens" (extrait de "L'Algérie à l'exposition universelle de Paris de 1867 " par O. McCarthy). On dit que la marquise y prenait des bains de lait, de tilleul et même de champagne !



Le lit de la Païva

Sur le lit en forme de coquille tirée par des angelots, on peut voir Léda et le Cygne dont les amours ont donné naissance à Castor et Pollux. Dans Lohengrin de Wagner, le chevalier arrive dans une coquille tirée par un cygne. On ne sait pas où est ce lit qui se trouvait au musée de la femme à Neuilly avant qu'il ne ferme.

La marquise de Païva portait des bijoux achetés par Donnersmarck chez Chaumet et était habillée par le grand couturier Charles Worth. Auparavant, c'était la mode des crinolines qui cachaient les formes. Pour la duchesse de Castiglione, maîtresse de l'empereur et l'une des plus belles femmes de l'époque et pour la marquise de Païva, Worth a créé la mode du fourreau.



La Fille aux joncs (ce serait la Païva).
Huile sur toile. Hébert Ernest Antoine Auguste (1817-1908).
Paris, musée Ernest Hébert

La marquise de Païva a commandé ce tableau au peintre Hébert pour le mettre dans sa chambre. Tout Paris est au courant, c'est un scandale. La princesse Mathilde demande au peintre de ne pas livrer le tableau. Le tableau n'arrivera jamais à l'hôtel.



A la chute de l'Empire, quand l'empereur et l'impératrice Eugénie quittent les Tuileries à la hâte, l'impératrice confie ses bijoux à un gentilhomme de la cour pour les vendre en cas de besoin.

Les témoins qui ont assisté au mariage de la Païva et de Donnersmarck à Passy disent qu'elle portait le diadème de l'impératrice Eugénie.

Le diadème de l'impératrice Eugénie a alors abouti dans la famille princière Thurn und Taxis. La princesse Gloria, mère de l'actuel chef de la maison princière, le portait le jour de ses noces. Suite au décès de son époux le prince Johannes en 1990 et devant faire face à d'importants paiements de droits de succession, la princesse Gloria von Thurn und Taxis a procédé à la vente aux enchères de plusieurs bijoux dont le diadème de l'impératrice Eugénie.

L'Association des Amis du Musée du Louvre l'a racheté en 1992 lors de cette vente aux enchères, permettant ainsi à cette pièce historique de revenir en France.

L'hôtel appartient maintenant au cercle du *Traveller's Club*, club anglais qui a conservé la décoration et le mobilier d'origine ainsi que la même tradition : seuls les hommes peuvent fréquenter le club.



Depuis Juillet 2008 un restaurant haut de gamme a été ouvert en annexe de ce prestigieux hôtel particulier. Magnifiquement décoré par Jacques Garcia dans un style bonbonnière Napoléon III, glamour, chic et luxe sont au rendez-vous dans ce restaurant.